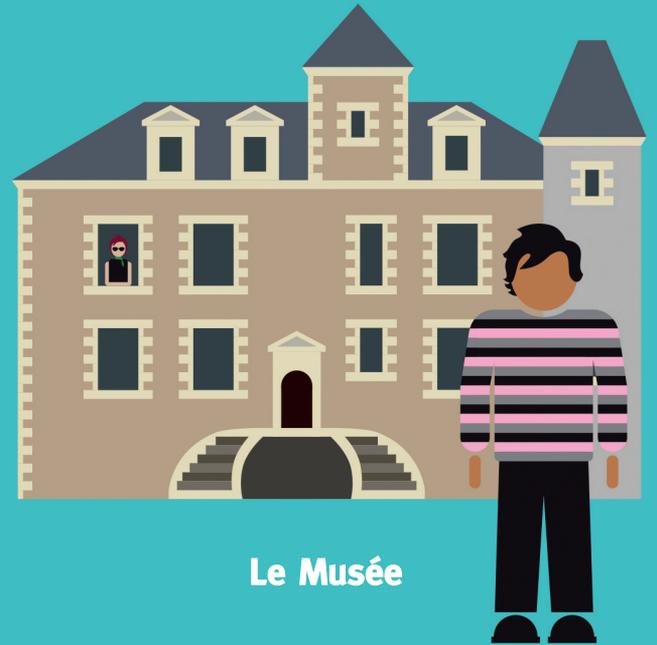




La Médiathèque



Le Musée



La Salle gothique



La Chapelle du Genêteil

L'Art est la chose...

Anabelle Hulaut & David Michael Clarke & Friends
Château-Gontier, 2015



à gauche : vue de l'installation
à droite : vue de l'intérieur du Studio de Sam Moore

OUTSIDE-IN Chapelle du Genêteil

DMC : De Melle Hulaut, tu es passée au Détective Hulaut. Maintenant tu es avec Sam Moore. D'où vient cette fascination pour les personnages et les alter egos. Est-ce qu'on peut associer cela au travail de Cindy Sherman ou de Marcel Duchamp ?

AH : Je suis fascinée par Cindy Sherman et les personnages qu'elle incarne. Mais je suis aussi fascinée par des gens dont l'oeuvre entière est une énigme, comme Raymond Hains ou Marcel Duchamp. Effectivement, ce qui m'intéresse c'est la question de l'identité, sa représentation, sa transposition et son éventuelle mutation d'un personnage à un autre. L'individu est plus riche qu'il ne le pense, et à travers différents personnages il accède à d'autres manières de voir, de regarder, et forcément d'agir sur le monde. Je ne peux pas m'empêcher d'éprouver. Mon approche est de questionner l'écart entre la vie réelle et la fiction, ou entre l'art et sa représentation, ou simplement entre l'art et la vie. La notion de personnage, comme celle du détective, me permet de garder une certaine distance. A cheval dans cette faille sensible, passer sans arrêt du clair à l'obscur, du flou au net. Il faudrait penser à changer de lunettes sans arrêt. Dans mon cas, l'alter ego est aussi prétexte à des rencontres : avec des individus, des matériaux, ou bien des lieux. C'est aussi une façon de se projeter dans une autre histoire qui ne se construit jamais totalement en amont. J'active des choses, mets en place des situations, et par la suite un personnage s'élabore, une mécanique s'installe.

DMC : Alors comment Sam Moore est né ?

AH : L'histoire commence avec une sculpture, un espace avec des illusions optiques que j'ai réalisée selon le principe de l'ophtalmologiste Adelbert Ames. Il avait découvert que l'oeil humain est capable de rationaliser et rectifier un espace trapézoïdale complètement déformé. Des personnes à l'intérieur peuvent apparaître très grandes ou très petites. Ces espaces sont connus collectivement sous le nom de « Ames Room ». J'ai vraiment eu envie d'activer ce genre d'espace, qui nous renvoie à la boîte photographique, mais aussi à ces scènes d'intérieurs dans les tableaux du XVII^e. Ce sont des énigmes : le tableau dans le tableau, une sorte de mise en abîme. Ainsi, j'ai créé ma première Ames Room au Wharf à Hérouville-Saint-Clair en 2013. J'ai voulu donner un nom à cette pièce plus qu'un titre. J'ai cherché un anagramme de Ames Room et je suis tombé sur Sam Moore.

DMC : Les « Ames Rooms » fonctionnent seulement lorsqu'on les aménage. Il est donc nécessaire de placer certains objets : régulièrement on voit des tableaux, des fenêtres, des portes, une horloge.

AH : On voit souvent ces espaces dans des musées des sciences. Ils sont assez simples, deux fenêtres sur le mur faisant face au trou de vision car c'est là où la déformation est la plus radicale. Idéalement, il faut deux personnes à l'intérieur et une à l'extérieur. Cela active l'idée du voyeur. Les objets du décor sont généralement joués en duo, des sortes de binômes identiques, qui en tout cas amènent des doutes. J'aime que l'idée du double apparaisse seulement par transformation dans l'oeil du voyeur. La copie, qui n'en sera jamais une, d'ailleurs, amène en creux l'idée de l'autre.

DMC : Cette question de double rejoint aussi cette idée d'alter ego. Tous tes personnages semblent s'enchaîner. L'un se transforme en un autre. Le détective Hulaut avait certaines qualités de Melle Hulaut et Sam Moore a certaines qualités du détective loupeur, peut-être moins comique, peut-être plus américain.

AH : Avec Sam Moore on n'est jamais sûr. Il y a une plus grande liberté. La sculpture porte le nom d'un personnage parce que j'ai eu envie de basculer la sculpture en individu ... un individu dans une sorte de réalité possible bien sûr ... mais comme cela vient d'une sculpture déjà déformée et qui ne joue que sur la perception et les illusions d'optiques, la réalité de Sam ne peut être qu'à moitié faussée.

DMC : Le studio de Sam Moore, a été la première chose que nous avons décidé de faire entrer dans la Chapelle du Genêteil. Dans ta dernière exposition, la pièce était peinte en blanc et assez aérée. Cette fois-ci, tu as voulu que l'espace soit plus chargé, plus habité.

AH : A Hérouville-St-Clair, c'était le début. Le personnage de Sam Moore a été simplement amorcé. Une carte murale amenait la question de géographie bouleversée. Le rapport entre le temps quotidien et l'absurde était évoqué dans une vidéo. Le sol en damier, essentiel pour activer la perspective, est toujours présent. La version que je propose ici est davantage liée à l'idée d'un studio ou d'un bureau. Les objets qui s'y trouvent sont un mélange d'objets trouvés et d'objets réalisés, de la réalité et de la fiction. La notion de double est toujours là. Par exemple, il y a des cailloux en forme de coeur que j'ai trouvés sur la plage et puis ceux que j'ai réalisés dans mon atelier. Il y a un vrai blaireau de rasage masculin que j'associe à sa version plus féminine, comme un blush de maquillage. Ces objets sont souvent montrés sous verre inversé.

Le personnage de Sam Moore est passé plusieurs fois par le champ de la sculpture, mais aussi par des passages dans l'écriture, ce qui est un élément fondamental dans ma pratique. J'écris en articulant des objets à des événements. Il s'agit d'observations, mais aussi d'imaginations. C'est un journal que j'appelle « les pensées de Sam Moore ». Il y a parfois des complices, comme Pierre Giquel. Plus récemment une amie artiste, Odile Landry, m'a demandé d'utiliser ces textes comme point de départ pour une vidéo présentée dans le Studio Sam Moore. L'autre élément clé dans le Studio Sam Moore est une photographie que j'ai réalisée avec les amis du quartier. Ce type de mise en scène est un genre récurrent dans ma pratique. Cette fois-ci, j'ai voulu évoquer une scène d'intérieur similaire à celle de Vermeer, qui elle-même évoque la photographie. Construire le Studio Sam Moore au sein de la Chapelle du Genêteil amène l'idée d'un extérieur. Il gagne davantage le statut d'une micro-architecture et par inférence le reste de la chapelle devient un jardin potentiel. Si le Studio Sam Moore évoque un espace « privé », ce jardin, par opposition, peut devenir « public ». C'est quelque chose qui a fait vraiment écho pour toi, car tu viens de faire un projet dans le domaine autour de la Galerie du Dourven en Bretagne. Dans ton projet « Flying Black Cow Utopia Club » tu as créé des oeuvres publiques en évoquant tous les usagers du parc, et aussi les différentes zones temporelles - jour, nuit...



DMC : Effectivement cela m'intéresse, surtout l'idée de créer un parc dans la nuit. Pour que la lumière sortante du Studio Sam Moore rayonne dans la Chapelle du Genêteil, on est obligé de plonger le reste de la chapelle dans la pénombre, voire dans l'obscurité. Beaucoup d'artistes trouveraient cela gênant, mais j'ai été plutôt intrigué. J'avais déjà travaillé sur un vrai parc pour ma dernière exposition. En général, on les aménage en pensant le jour, pourtant ils existent aussi la nuit. Dans la journée, les parcs sont plutôt des endroits familiaux, où les gens jouent avec leurs enfants, font du footing, promènent leurs chiens,... Le soir, on bascule en quelque chose de plus mystérieux, des rencontres illicites, des aventures souvent sous l'influence de l'amour, du désir, de drogues ou de l'alcool. Entre le jour et la nuit, il y a un seuil, le crépuscule, entre chien et loup. Chercher cet interstice m'intriguait, et travailler à ce moment où la nuit commence à descendre et où les ombres peuvent cacher tout un tas d'activités plus ou moins obscures. Ma première réponse a été de travailler sur une collection de mobilier urbain pour notre nouveau parc. J'ai décidé de reprendre certains mobiliers modernes qui ont été imaginés pour l'intérieur et de les transformer en mobilier extérieur, destinés aux collectivités. Mon intérêt pour l'époque moderniste n'est pas purement formel. Récemment, j'ai découvert le projet de Le Corbusier pour le « club » qu'il proposait au sein de son village coopératif, Piacé-le-Radieux. Percevoir l'architecture et le design comme catalyseur pour l'interaction sociale a été radical. Ainsi, j'ai commencé à penser cette exposition, ce parc, comme un lieu de rencontres. Dans le cas des assises, on peut parler de « inside-out » ; dans le cas des lampadaires, c'est clairement « outside-in ». Comme beaucoup de villes en ce moment, la Ville de Château-Gontier est en train de renouveler ses éclairages publics. J'ai pu en récupérer quelques-uns. Aujourd'hui, la plupart de nos voisins les considèrent comme moches, mais je les vois comme je vois les objets spécifiques de Donald Judd. Notre méthode de travail semble comme un match de tennis. On est toujours contraint de répondre à la balle que l'autre vient d'envoyer. C'est une conversation. Chacun écoute l'autre, formule sa réponse, et ça continue.

AH : Les ricochets continuent aussi dans l'espace avec ce va-et-vient permanent, entre un intérieur et un extérieur qui fait que l'on a toujours un doute sur la nature même des choses. On ne sait jamais totalement où l'on se trouve. Souvent, on parle d'un jardin domestique comme d'une autre pièce de la maison. Dans les parcs municipaux, on voit l'installation des mobiliers urbains comme une évocation des salons d'intérieurs.

DMC : C'est une question de familiarité et d'étrangeté. Ce n'est pas moi qui ai inventé les éléments que je positionne dans notre exposition. Pourtant, ils sont rarement des copies exactes. Par exemple, les peintures que j'installe dans la chapelle, pour délimiter l'espace comme une haie peut clôturer un parc, évoquent le travail de Daniel Buren. D'autres éléments évoquent l'univers familier du dessin animé télévisé « le Manège enchanté ». C'est un univers hybride en 2 et 3 dimensions, mais l'objet final nous a toujours été livré plat sur nos écrans. J'ai voulu faire une version en 3D, pénétrable. La barrière Vauban est une forme et un signe d'autorité reconnaissable par chacun de nous ; pourtant cette fois-ci,

elle est modifiée par l'ajout d'un motif plutôt populaire, voire kitsch. Les lampadaires ont changé de hauteur. Les fauteuils de Le Corbusier ont changé de matériau. Tout ce que je propose, tout le monde connaît déjà, mais ici, c'est montré sous cette lumière étrange. Je tente de créer un trouble dans nos mémoires.

AH : Ce trouble se retrouve dans les gros cailloux factices que j'ai récemment produits au sein de l'univers de Sam Moore. Je les considère comme des sculptures, mais ce sont aussi des illusions optiques, des copies, des leurres. D'où cette idée de les accompagner de paires de lunettes, elles aussi factices, mais qui insistent sur le point de vue et l'acte de voir. Dans la réalisation des cailloux, une étape importante passe par le biais de la photographie. Pour apporter une échelle réelle à ces objets, j'ajoute à proximité une paire de lunettes. C'est devenu alors essentiel, de garder cette idée d'un objet-accompagnateur. Les lunettes sont une sorte de parasite qui entre dans l'oeuvre mais qui devient par la suite symbiotique. J'ai traité les lunettes de la même manière que la sculpture caillou. La juxtaposition des deux objets ensemble reprend les principes des surréalistes. On rencontre souvent des cailloux dans l'espace public. En général, ils sont utilisés pour empêcher l'accès aux terrains vagues. Vu comme cela, ces gros cailloux représentent pour les gens du voyage ce qu'une barrière Vauban peut représenter pour un citadin.

DMC : Il y a aussi des choses que l'on a développées en commun, comme le sol en graviers. Ce n'était pas seulement un élément visuel, mais aussi un élément sonore. Nous avons souhaité enlever le clic-clac des talons sur tommettes pour le remplacer par le crunch-crunch qu'on associe avec les sentiers ruraux. « Outside-in » à nouveau. Est-ce que le gravier a le statut d'une oeuvre d'art ? Je ne sais pas si j'irai aussi loin, mais en tout cas, c'est un geste artistique. Il y a d'autres éléments dans l'exposition qui partagent la même ambiguïté : la guitare qui traîne dans le salon LC2 ou même le panier de basket qui est accroché parmi les peintures.

AH : Voilà à peu près l'ensemble de l'exposition à la Chapelle du Genêteil. Il y aura certainement des confusions, des ambiguïtés, des doutes mais on ne peut pas dire qu'on ne les a pas cherchés. Le doute n'a jamais été quelque chose de négatif pour nous deux. Au contraire, il est plutôt le moteur qui nous propulse dans nos aventures artistiques.



Jacques Halbert & Hans-Peter Feldmann
dans la Salle des Beaux-Arts



Dr François Courbe & David Shrigley
dans la Salle des Beaux-Arts



Laurent Tixador
dans la Salle des Antiquités



Bernadette Genée & Alain Le Borgne
dans la Salle des Antiquités

HÔTEL PARTICULIER Musée d'Art et d'Histoire

AH : L'exposition « Hôtel Particulier » est amorcée par une oeuvre de Robert Filliou. Il a été associé au groupe Fluxus dans les années 60. Il se distingue du reste du groupe, comme Beuys. Ils ont posé d'une manière très claire, certaines questions philosophiques sur la nature de l'art. « L'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art » de Filliou est sans doute une des phrases les plus citées dans l'art contemporain.

DMC : C'est son principe de la « création permanente ». L'art n'est pas seulement quelque chose que l'on fait dans l'atelier avant de rentrer chez soi. Tout comme Beuys lorsqu'il dit que « chacun est un artiste ». Ce qu'ils ont tenté de dire c'est que la création existe en chacun de nous, tout le temps et c'est à chacun de décider si on l'active ou pas.

AH : Cela a aussi été une philosophie de vie. Ils ne faisaient pas une séparation entre l'art et la vie. Filliou et Beuys n'ont pas simplement été de grands artistes, ils avaient aussi des grandes idées sur l'enseignement. La question n'a pas été « comment enseigner l'art », mais plutôt « l'enseignement en tant qu'art ». Ces questions sont essentielles mais Filliou, en particulier, a toujours traité ces sujets avec humour et légèreté poétique. Filliou a aussi établi un protocole de travail « Principe d'équivalence » en précisant qu'une oeuvre d'art peut exister dans plusieurs états, notamment « Bien fait, Mal fait ou Pas fait ».

DMC : Filliou a sans doute créé ce protocole pour ouvrir les possibilités pour l'art. C'est juste, aujourd'hui, de l'évoquer car cela rappelle l'écart énorme qui existe depuis longtemps entre l'art et le grand public.

AH : Dans la salle des Beaux-Arts, nous avons décidé d'inviter Hans-Peter Feldmann, David Shrigley, Dr François Courbe et Jacques Halbert. Au point de l'obsession, Hans-Peter Feldmann collectionne images et objets appartenant à la mémoire collective (cartes postales de la tour Eiffel, pin-ups...). Ces objets de « basse qualité » sont souvent reproduits à l'infini, d'où cette perte d'origine et de sens. Aussi, ses interventions sont souvent minimes. L'originalité est quand même un principe censé être fondamental pour l'artiste. Là où certains artistes auraient posé un motif original et noble, Jacques Halbert utilise le motif de la cerise qu'il va placer partout et sur tout. Comme un marchand itinérant, en 1978, il est allé en triporteur devant le Centre Georges Pompidou avec des petites toiles et des gâteaux à vendre. Dr François Courbe, artologue, se positionne d'emblée comme un spécialiste de l'art au sens médical du terme. C'est aussi une manière de relever le caractère parfois un peu marginal, voire idiot, de l'artiste dans la société.

DMC : Et David Shrigley a toujours refusé la technicité comme élément fondamental à l'art, et il fait tout ce qu'il peut pour empêcher son évolution sur cet axe. D'ailleurs, au niveau du contenu, il n'est pas mal non plus, représentant notre monde dégagé de toute logique sauf la sienne. L'ensemble est bien évidemment une manière de relever la question de la position de l'artiste avec plus qu'un léger sens de dérision.

AH : Cet été, toutes les sculptures greco-romaines normalement exposées dans la salle d'antiquités sont prêtées au Musée de Jublains. Il y a un an, quand on a commencé à réfléchir sur ce projet, nous avons dû imaginer la salle totalement vide.

DMC : Ceci nous a donné l'occasion d'aborder un sujet sans faire un lien direct à la collection permanente du musée, même si au bout du compte, ces liens sont toujours là. En tout cas, nous avons pensé aussitôt à Laurent Tixador. Le travail de Laurent s'appuie autant sur « Pif Gadget » que sur l'histoire de l'art. Il s'aventure et se met à l'épreuve avec une logique absurde et un engagement poussé à l'extrême. Par la suite, pour restituer ces voyages, il crée des objets insolites, totalement inouïs.

AH : Laurent a toujours été fasciné par les gens qui se trouvent hors de leurs vies habituelles. D'ailleurs, c'est une des raisons pour laquelle il s'intéresse aux poilus et à leurs productions artistiques, cette question d'art déraciné. Depuis plusieurs années, Laurent a collectionné des douilles d'obus gravées dans les tranchées de la grande guerre. Récemment, Laurent a fait une résidence dans un lycée et il a pu récupérer quelques anciens lits de pensionnat de la même manière que les poilus ont récupéré les obus. Avec cette matière, il a fabriqué un nouveau mobilier pour présenter une sélection de douilles venant de sa collection personnelle.

DMC : Pour la même salle, nous avons pensé à Bernadette Genée & Alain Le Borgne. J'ai découvert leur travail lors de l'implantation du FRAC à Carquefou où ils organisaient un « échange de compétences » entre l'équipe administrative du FRAC et un bureau d'information et de recrutement de l'Armée. Le projet m'a marqué, tant par son immatérialité que par la manière dont ils posaient des questions sur nos « réseaux sociaux », des années avant que Facebook et Twitter soient inventés. La plupart de nos amis faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour éviter une rencontre avec les militaires. Bernadette et Alain cherchaient à briser et à franchir cette barrière fictive, simplement motivés par une curiosité envers l'autre, humaine et honnête.

AH : Par la suite, ils ont pu montrer des expériences tout à fait surprenantes, qui explorent les relations entre des gens de pouvoir et l'art. Ici, ils nous proposent une installation comprenant des objets militaires qui se trouvent dans la collection permanente, à côté d'objets et d'images issus de leur propre pratique artistique. Notamment une vidéo, extraite du projet « Speechmusic », qui présente l'orchestre de la Légion Etrangère en concert, avec tous les musiciens habillés en treillis militaire. Le soliste violoniste est lui-même visuellement remarquable autant par la qualité de sa virtuosité que par la présence de son corps dans l'image.

DMC : La salle des femmes, aussi belle qu'elle soit, nous a semblé presque condamnable à notre époque. A l'exception d'un très beau dessin de Camille Claudel, la salle mettait davantage en valeur le regard masculin visant l'autre genre. Plusieurs artistes femmes contemporaines sont venues aussitôt à notre esprit. Sharon Kivland explore notre univers sexuel, réel et fantasmé, particulièrement riche en images et signes. Elle utilise souvent des objets trouvés, comme des animaux empaillés ou des vêtements intimes issus d'une autre époque, qu'elle transforme manuellement par le biais de textes brodés. Nos espoirs, nos désirs, nos angoisses et notre culpabilité n'échappent pas à son attention.

AH : Sophie Calle est surtout connue pour ses auto-fictions mais son intérêt pour les histoires ne s'arrête pas là. La pièce « Le major Davel », a ses origines dans une oeuvre qui a été victime d'un incendie au Musée des Beaux-Arts de Lausanne. Sophie Calle a enquêté auprès de plusieurs gardiens du musée pour obtenir des renseignements sur la partie manquante de l'oeuvre. La sérigraphie ici présentée est la restitution de ce processus.



Christelle Familiari, David Shrigley, Jason Dodge, Patrice Carre & Georgia Nelson dans la Salle des Femmes



Sophie Calle & Sharon Kivland dans la Salle des Femmes



Sharon Kivland & Richard Baqué dans la Salle d'histoire locale



Christelle Familiari, Ron Haselden & Ernest T dans la Salle Pierre Logé

DMC : Christelle Familiari a commencé son oeuvre en produisant des objets tricotés, suggérant la possibilité d'une utilité sexuelle. Les formes qu'elle réalise actuellement sont davantage mystérieuses, tant dans leur matérialité que dans leur signification. Georgia Nelson aussi détourne intuitivement ces travaux manuels, trop souvent réservés aux femmes, pour évoquer un monde poétique et rêveur.

AH : Cindy Sherman a été une inspiration pour moi, surtout au début de mon travail sur les personnages. J'ai été captivée par la manière dont elle se masque progressivement. Au début, dans les années 80, elle produisait de beaux autoportraits en tant que star des films de série B, mais aujourd'hui, elle a poussé son propos jusqu'à la figure du clown et la production d'images grotesques. La photographie que nous avons pu emprunter vient de son premier corpus des « Untitled film stills ».

DMC : Et puis, il y a l'homme perturbateur. En visitant le musée, Patrice Carré nous a annoncé que lui-même voulait faire quelque chose dans la salle des femmes. Ainsi, il a réalisé une paire d'enceintes en écho à une très belle petite figurine de la collection permanente. Patrice Carré nous propose une bande-originaire pour un film manquant, diffusée à travers cette paire d'enceintes aux allures presque cubistes, évoquant « Les demoiselles d'Avignon » de Picasso.

AH : Nous avons pu emprunter une photographie de Karen Knorr, de la série « Connoisseurs ». Cette photographie, intitulée « L'analyse de la beauté », montre deux messieurs regardant les tableaux d'un musée à l'aide de longues vues. Avec leurs télescopes inclinés vers le haut, évoquant l'excitation masculine, cette image démontre l'absurde manière dont l'esthétique a été scrutée depuis des siècles.

DMC : Finalement, Patrice Carré n'est pas le seul artiste homme que nous avons décidé de présenter dans la salle des femmes. Il y a aussi des pièces de David Shrigley et Jason Dodge. Autrement, j'aimerais souligner que notre approche en tant que commissaires n'était pas seulement de choisir quels artistes contemporains exposer. Nous avons aussi pris la décision de déplacer plusieurs oeuvres au sein de la collection du musée. La mère de Moïse a descendu les escaliers et l'écrivaine Lucie Delarue-Mardrus a pris place dans la salle d'histoire locale, parmi ses confrères et consœurs de la plume.

AH : La salle d'histoire locale est dominée par un accrochage de grands tableaux de paysages réalisés par l'artiste et premier conservateur du musée, Trancrède Abraham, au XIX^e siècle. Autour de ses oeuvres et au fil des années, d'autres tableaux ont été accrochés sans une réelle réflexion sur l'ensemble. Nous avons eu très envie de réorganiser cette salle afin de faire sortir plusieurs axes de recherche.

DMC : Il y a de nombreuses représentations de la ville de Château-Gontier et son patrimoine architectural, notamment des tableaux de Gustave Dennerly et d'Alfred Bourel-Latouche. Dans la réserve, nous avons découvert une « peinture sur store » de François Héron, artiste de Château-Gontier qui a enseigné le design au Lycée des Métiers de la Mode à Cholet. François est décédé il y a deux ans, et il nous semblait important de lui rendre hommage en montrant cette oeuvre.

AH : Dans cette salle, se trouvent plusieurs vitrines protégeant les objets militaires, collectionnés par le Général Gérard qui a été actif dans la guerre d'Indochine. Bernadette Genée et Alain Le Borgne parlent très aisément de la relation entre les militaires et les objets d'art, et de la guerre comme vecteur dans le déplacement des oeuvres. Lors d'une visite au musée, Alain nous a parlé de l'histoire du « paysage » dans la peinture, et comment les racines de ce genre se trouvent dans les actions militaires.

DMC : Au FRAC Bretagne, nous avons trouvé une oeuvre de Richard Baqué intitulée, « Batailles, 1989 ». C'est une série de six aquarelles. Sur chaque feuille de papier, deux zones de couleur se battent pour dominer le terrain vague qui les sépare. Ce n'est pas commun de trouver une peinture abstraite articulée par un vocabulaire militaire, et cela nous semblait pertinent de la présenter. Dans la même collection, nous avons aussi trouvé quelque chose de comparable dans le travail de Jean-Yves Brélivet. Est-ce une sculpture ou un leurre ? Est-ce qu'il s'agit de peinture ou de camouflage ?

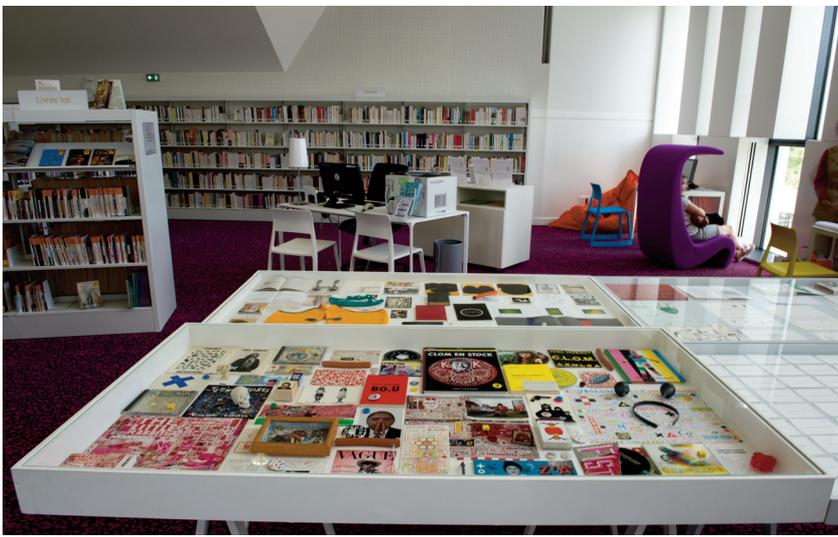
AH : Le musée est un véritable cabinet de curiosités. Les grandes oeuvres sont exposées en face du travail des artistes locaux. Les objets d'art et d'artisanat se mêlent avec les armes. Les marbres de la Grèce ancienne se trouvent tout près des objets issus de la vie populaire. Ce type de « melting pot » est une inspiration pour notre génération. A la fin de son séjour à Château-Gontier, François Curlet a imaginé une paire de sabots surréaliste, avec le logo de « Nike » réalisé par pyrogravure ... un mélange de la culture pop, de sport et d'art.

DMC : Dans les combles du musée se trouve la salle Pierre Logé. De son vivant, Pierre Logé a été vétérinaire par métier et collectionneur d'art par passion. Sa collection comprenant plus de deux cents oeuvres a été léguée à la Ville de Château-Gontier en 1998. Il y a des oeuvres de Philippe Cognée, David Ryan, Carmelo Arden Quin, Eric Fonteneau... mais la salle étant petite, nous avons décidé de faire le point sur un aspect spécifique de sa collection : les oeuvres minimalistes et néo-géométriques.

AH : Nous avons choisi d'investir plusieurs vitrines avec des oeuvres contemporaines qui développent ou détournent la simplicité et la pureté du modernisme. Ron Haselden est surtout connu pour ses grandes installations lumineuses. On peut dire que ce sont des dessins qui se déploient dans l'espace. Récemment, il a développé une série de pièces en LED pour ce type de vitrines. Lucas l'Hermitte est un artiste conceptuel. Chaque matin, il dessine un carré en acétylène sur calque. Le lendemain, il cherche à nouveau le même gris et par la suite, il ajoute un deuxième carré accolé au premier.

DMC : Toujours dans la même salle et sur la question de détournement, Patrice Carré a été pour nous une évidence car il joue souvent avec son nom de famille. Quant à Ernest T, il s'amuse sans cesse avec le motif et l'absurdité au coeur de l'art moderne. Le travail du collectif EDS mélange le réel et le fictif, dans des actions performatives.

AH : Et sur un autre registre, nous avons pu emprunter deux sculptures récentes de Christelle Familiari. Ce sont des objets créés par la compression de ses anciennes sculptures comme « L'étendue » réalisée à la Chapelle du Genêteil en 2003. Version brutale.



VIDE-POCHES Médiathèque

AH : Il y a un an, la Communauté des Communes de Château-Gontier a inauguré une nouvelle médiathèque. On est passé de l'idée de la bibliothèque du 19ème siècle, avec ses rayonnages assez denses, à une médiathèque bien aérée en « open space », et ponctuée par des fauteuils de Ron Arad et de Verner Panton. Il y a aussi un espace dédié aux expositions.

DMC : Quant à notre proposition pour cet espace, il nous semblait évident de présenter les éditions et les multiples d'artiste. A titre personnel, nous avons déjà une quantité importante de ce type d'objets. Nous avons aussi collectionné plusieurs choses qui ne sont pas forcément des oeuvres d'art, mais plutôt des choses éphémères qui auraient dû disparaître.

AH : C'était important pour nous de relier ce que nous avons récolté sur le chemin de nos rencontres artistiques et surtout de partager. Pour moi, cela semblait essentiel de montrer le travail de mon père, car c'est lui qui m'a amenée à l'art. Dans un esprit totalement libre, il aime secouer le saladier des conventions culturelles. A côté de ces grandes installations comme celle de la soucoupe volante à la Chapelle du Genêteil en 2012, il a toujours cultivé et semé son écriture de signes épidémiques sur tout type de support. Parmi les objets et éditions que nous avons choisis de présenter, il y a cette petite boîte très personnelle de « L'oiseau-poisson-homme », réalisée en 1989 lors d'un séjour à Barcelone.

DMC : Je n'ai pas été confronté à des idées radicales sur l'art pendant mon enfance. Je suis venu à l'art par un chemin quasi conventionnel : j'aimais dessiner, j'aimais peindre,... C'est seulement lorsque je suis arrivé à l'école des beaux-arts de Glasgow que j'ai commencé à découvrir l'interrogation sur l'art même. Que l'art n'est pas forcément quelque chose de noble comme un tableau sur toile, qu'il peut aussi être quelque chose de pauvre comme une boîte d'allumettes. Avec des camarades comme Jonathan Monk, Ross Sinclair et David Bellingham, et sous l'influence d'artistes comme Pavel Büchler, j'ai pu sans cesse témoigner d'une expérimentation sur ces « petites formes », à la fois conceptuelles et à la fois « pop ».

AH : Après mes études à Cergy-Pontoise, j'ai travaillé à la Galerie du Jour Agnès b, et j'ai pu apprendre le fonctionnement du marché de l'art. Pourtant, pour moi ce qui comptait le plus a été la rencontre avec de nombreux artistes. C'est ainsi que j'ai rencontré Roberto Martinez, un artiste qui travaille rarement seul, ayant créé « l'Allotopie », une proposition de réseau d'intervention qui se greffe sur les corpus de la société (espace public, internet...). Il utilise les codes de propagande (affiches, fanzines, stickers) avec une approche poétique et pleine d'humour pour soulever les ambiguïtés du pouvoir, le déséquilibre dans la société et les enjeux conventionnels de l'art.

DMC : Avec mon projet « Post Gods », j'ai eu l'occasion de travailler avec Pierre Belouïn et Optical Sound. Pierre est un artiste plasticien et commissaire d'expositions. Il gère une maison de disque, il édite une revue, et il produit des objets. Il ne fait pas tout cela à côté de son oeuvre, c'est son oeuvre, expérimentale et généreuse. Pierre est clairement « cerveau et coeur » d'Optical Sound et beaucoup sont les artistes, musiciens et graphistes à avoir collaboré à ce projet collectif. Ici, il nous propose une version de « The Circulating Library », réalisée pour la première fois en 2008 avec la complicité de Claire Moreux & Olivier Huz. En effet, ceci est une tentative à représenter quelques liens possibles, réseaux au sein d'Optical Sound en empruntant la forme d'une molécule complexe inspirée des croquis de Buckminster Fuller. Le principe de la pièce est constitué

de toutes les éditions sonores du label depuis 1997 et est amené à prendre de l'ampleur d'année en année, au fur et à mesure des nouvelles sorties. Pour écouter l'intégralité des disques, il faut détruire la composition, déconstruire les liens.

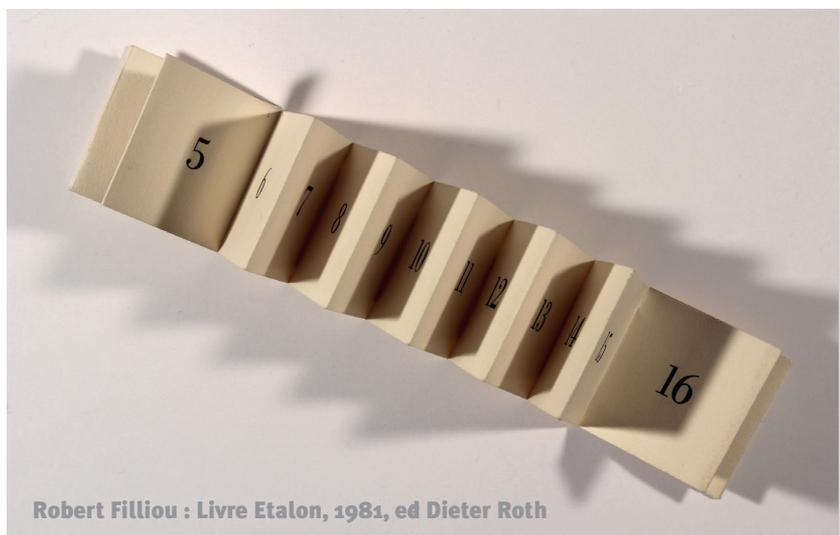
AH : Aussi présents sont « Ecart Production » et les « Editions Cactus », les projets respectifs des artistes Philippe Lepeut et Thierry Weyd. Ce sont aussi des initiatives généreuses, comparables à celles d'Optical Sound. Nous avons rencontré Philippe Lepeut lors de notre Post diplôme à Nantes. Il a toujours travaillé dans le dialogue constant avec les différents acteurs de la création, et il lui a semblé que les objets filmiques des artistes n'étaient pas suffisamment vus. Pour pallier à cela et en parallèle de sa pratique personnelle, il a développé Ecart Production, maison d'édition et de diffusion. De la même manière, Thierry Weyd travaille essentiellement en collaboration avec d'autres créateurs, souvent plusieurs à la fois. Face à la grande machine du milieu de l'art, les Editions Cactus sont pour lui une manière d'établir une autonomie de petite échelle. Avec ses amis, à travers la musique, la performance, l'écriture, le design ou le bricolage, ses réalisations sont souvent discrètes et intimistes. Son dernier projet collaboratif, « Le conteneur » est une manière de colporter un travail artistique vers un nouveau public par le biais d'une rencontre, et d'une approche « do-it-yourself ».

DMC : Il ne faut pas que nous donnions l'impression que tous ces objets viennent de notre collection personnelle. Pour que nous puissions produire une exposition à la hauteur de nos ambitions, beaucoup d'artistes et collectionneurs privés nous ont aussi prêté des oeuvres, comme tes parents, Robert Fleck, Bertrand Gadenne ou Elsa Tomkowiak. Finalement, il y a une soixantaine d'artistes présentés dans cette exposition. Nous avons aussi emprunté des éditions à plusieurs FRAC. De plus, les FRAC des Pays de la Loire et de Bretagne, nous ont prêté leurs archives du projet NCDGQAD (Nous cherchons des gens qui aiment dessiner) de Gilles Mahé & Jean-Philippe Lemée. Les archives sont assez importantes et ainsi nous avons voulu consacrer l'espace d'exposition du rez-de-chaussée à ce projet artistique et social.

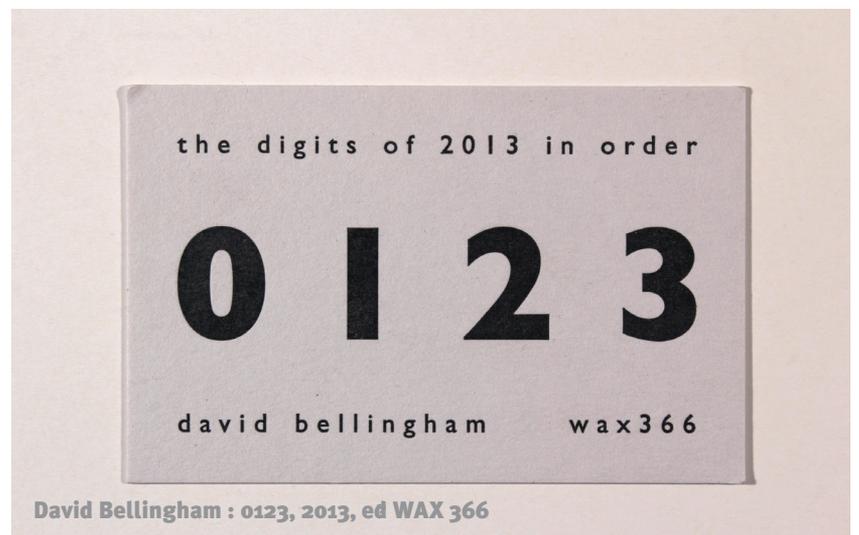
AH : Cette pièce de Gilles Mahé et de Jean-Philippe Lemée se situe vraiment à mi-chemin, dans la continuité de Robert Filliou jusqu'à nous. Nous avons eu très envie de faire partager cette pratique qui touche à l'absurde, et qui est liée à un processus de travail dans lequel le public a pu intervenir. Leur projet a consisté à développer l'enseignement de la pratique du dessin par correspondance. Ils ont imaginé et mis en place un véritable établissement pédagogique pour enseigner tous les codes de la représentation. Ils ont même créé une grille de notation et de correction. L'école a existé entre 1994 et 1997. Ce que l'on présente ici est une sélection des affiches qu'ils ont produites suite à chaque séquence de travail. Nous présentons également dans une vitrine les différentes archives qui montrent tout le processus de cette mise en oeuvre, les courriers d'échanges, les dessins réalisés par les gens, les outils et les recettes de travail.

Visuels de haut en bas et de gauche à droite :

- 1- 1er plan, Joël Hubaut
- 2- 1er plan, Roberto Martinez, arrière plan : Jean-Philippe Lemée et Gilles Mahé
- 3- Thierry Weyd et les Editions Cactus
- 4- Vue d'ensemble avec installation murale de Pierre Belouïn & Optical Sound



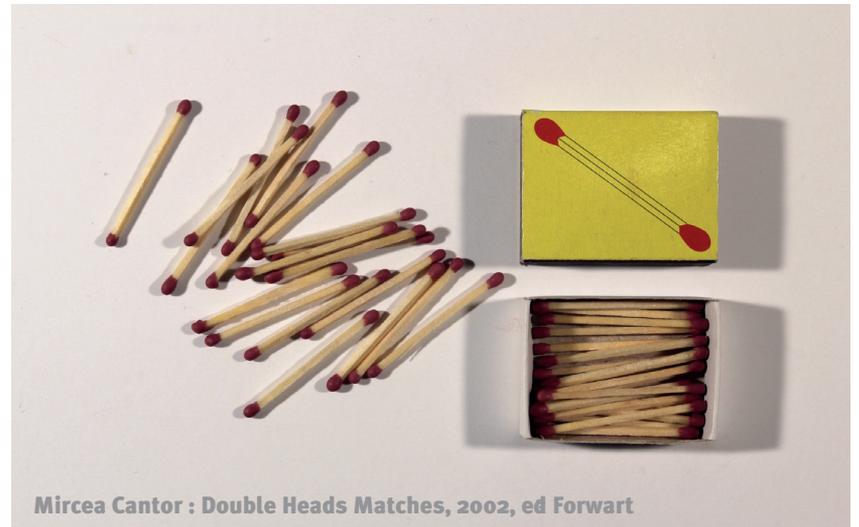
Robert Filliou : Livre Etalon, 1981, ed Dieter Roth



David Bellingham : 0123, 2013, ed WAX 366



Joël Hubaut : L'oiseau - Poisson - Homme, 1989



Mircea Cantor : Double Heads Matches, 2002, ed Forwart

DMC : « Gothic Cinema » n'a rien à voir avec le cinéma gothique. C'est simplement nous qui installons un cinéma dans la « salle gothique », petit bâtiment situé au sein du Pôle Culturel des Ursulines. On ne sait pas trop pourquoi cette salle s'appelle comme ça, mais c'est vrai que les fausses pierres peintes sur le mur rappellent les « série b » sur les vampires. En tout cas, c'était le lieu et l'occasion de faire le point sur une trentaine d'artistes que nous observons de près ou de loin.

AH : Pour chacun de nous, un processus de travail qui s'élabore en passant parfois par des actions, des performances ou des événements est récurrent. Je pense à mon film « Les vacances de Melle Hulaut » qui a été une manière de relier en vidéo plusieurs « happenings » qui ont eu lieu pendant six ans. Ce n'est pas un film « hollywoodien » ni un film « art et essai », ni un « documentaire ». Ce n'est pas non plus de « l'art vidéo ». Lorsque je parle de ce travail, j'utilise souvent le terme « objet filmique » au sens presque sculptural.

DMC : C'est assez paradoxal car notre choix d'œuvres pour le musée et la médiathèque est plutôt axé sur des « objets » et notre programmation pour la salle gothique explore un autre axe, celui de l'image. Mais tout cela est de la gymnastique cérébrale que nous pratiquons pour échapper aux conventions. Tout simplement, nous avons eu envie de donner un coup de projecteur sur ces « objets filmiques » faits par des artistes-plasticiens. Notre choix est assez éclectique, mais nos intérêts le sont aussi.

AH : Nous avons décidé d'ouvrir le cinéma avec l'œuvre filmique de Robert Filliou. Nous présentons plusieurs de ses films, mais aussi un film documentaire que sa fille Marcelline a réalisé avec l'artiste Hank Bull. C'est un très bel hommage sur son père, son œuvre et aussi sur sa mère.

DMC : Laurent Tixador, Régis Perray, Nicolas Floc'h, Dan Shippersides et Neal Beggs sont des artistes de notre génération, dont nous sommes proches. De manière très différente, ils poursuivent tous une pratique qui place « l'épreuve » au sein de leur démarche. Quant à Marcel Dinahet, il travaille depuis des années dans la temporalité ralentie de la marche. Il suit une ligne autant élémentaire que géographique. Il marche sur la ligne où la terre rencontre la mer, il navigue là où l'eau touche l'air.

AH : Le travail filmique de Boris Achour tourne autour d'un personnage mystérieux appelé « Conatus ». Cet homme qui danse toute la nuit dans le musée est-il à la recherche de sa propre existence ? Ce trouble se retrouve aussi dans le travail d'Olivier Dollinger. Dans son film « The Missing Viewer », un homme, tel un prestidigitateur, ouvre et ferme les portes d'un caisson de transport pour y révéler son double.

DMC : Sharon Kivland juxtapose, dans « Coquetteries » des images venant d'une revue de lingerie des années 50 à une bande son évoquant le film « Orphée » de Jean Cocteau. Erwan Venn travaille aussi à partir de matériaux historiques souvent photographiques. « Destroy Wallpaper » a été réalisé à partir de morceaux de papiers peints trouvés qui ont survécu aux changements de mode en se cachant dans les placards. Cécile Benoiton s'auto-filme dans des situations domestiques afin d'explorer la relation du corps aux objets. Par un cadrage relativement serré sur un mouvement qui va se déployer, elle parvient avec une certaine sensualité et non sans humour, à soulever la condition de la femme.

AH : Dans les anciens films très rudimentaires de Pierrick Sorin, son sens de l'humour et son esprit bricoleur sont très visibles. D'une certaine manière, François Courbe, Jean Bonichon et Babeth Rambault se situent dans la même veine, en évoquant des situations burlesques ou absurdes. Alain Biet, lui aussi, n'a pas arrêté de faire des performances farfelues. Stéphane Bérard et Francesco Finizio ont tous les deux la capacité de prendre des choses banales et de les rendre extraordinaires grâce à leurs visions surréelles du monde.

DMC : Dector & Dupuy organisent des « visites guidées » à la fois classiques et décalées. Dans un film, on les voit menant un groupe en vélo pour regarder les rayures sur les voitures accidentées. Laurent Moriceau travaille aussi cette question de « l'esthétique relationnelle ». Il organise des événements, joyeusement participatifs, liés à un contexte social spécifique. Tout cela, avec le désir de révéler des liens humains.

AH : Les performances de REP Group poussent l'absurde vers le politique. Ces artistes ukrainiens révèlent les aspects de contrebandes qui peuvent s'élaborer en marge de la société et à partir de situations politiques extrêmes. Le contexte n'est pas le même pour Sven Augustijnen, artiste bruxellois. Pourtant, son film « L'école des pickpockets » dévoile les problèmes avec notre sens de la moralité en même temps qu'il montre comment on peut se débrouiller dans un monde où la justice ne semble pas forcément juste.

DMC : Maya Bajevic et Jeremy Deller sont très attentifs aux langages visuels utilisés dans le milieu populaire. Par exemple, le film « Women at work » est la restitution d'une performance réalisée par Maya Bajevic avec l'aide d'un groupe de réfugiées musulmanes à Sarajevo. L'artiste et ses « assistantes » montaient sur l'échafaudage installé sur la façade de la « Galerie Nationale » de l'ex-Yougoslavie et commençaient à broder des motifs traditionnels sur le filet de sécurité.

AH : J'ai rencontré Eric Madeleine lors de ses premières expérimentations où il se servait de son corps comme objet. Sous l'appellation « Made In Eric », il a osé faire un travail qui franchissait beaucoup de tabous dans notre « belle » société. Même si je connaissais de longue date Hugues Reip puisqu'il était mon voisin de palier à Paris, c'était un réel plaisir de redécouvrir son travail et aussi celui de Jacques Julien et Michel Blazy grâce à la programmation de la Chapelle du Genêteil.

DMC : Paul Pouvreaux a aussi été un collègue au Mans. Avec sa compagne, Florence Paradeis, je les considère comme des gourous de l'image. Rares sont les occasions qu'un artiste puisse creuser les questions de fond sur son travail, mais l'œil critique et l'analyse qu'ils portent sur l'image m'a permis de faire évoluer le mien. A l'autre bout du spectre, Fédérica Peyrolo, jeune artiste, et ancienne étudiante, n'arrête jamais de m'épater avec ses films super-colorés. C'est un vrai plaisir de pouvoir les inviter tous les trois.

AH : Dans l'espace public et dans les lieux d'art, Ivan Argote fait des actions que la plupart de nous considérerait inacceptables. Il se positionne comme le fou du roi et a donc le pouvoir de tout se permettre. Jacques Halbert a réalisé beaucoup de performances loufoques dans les années 80 à New York, filmées pour la plupart en super 8. Nous avons pu l'aider à transférer tous ces documents en vidéo et son montage sera notre bouquet final rebelaisien, à partager comme il se doit.

JUILLET

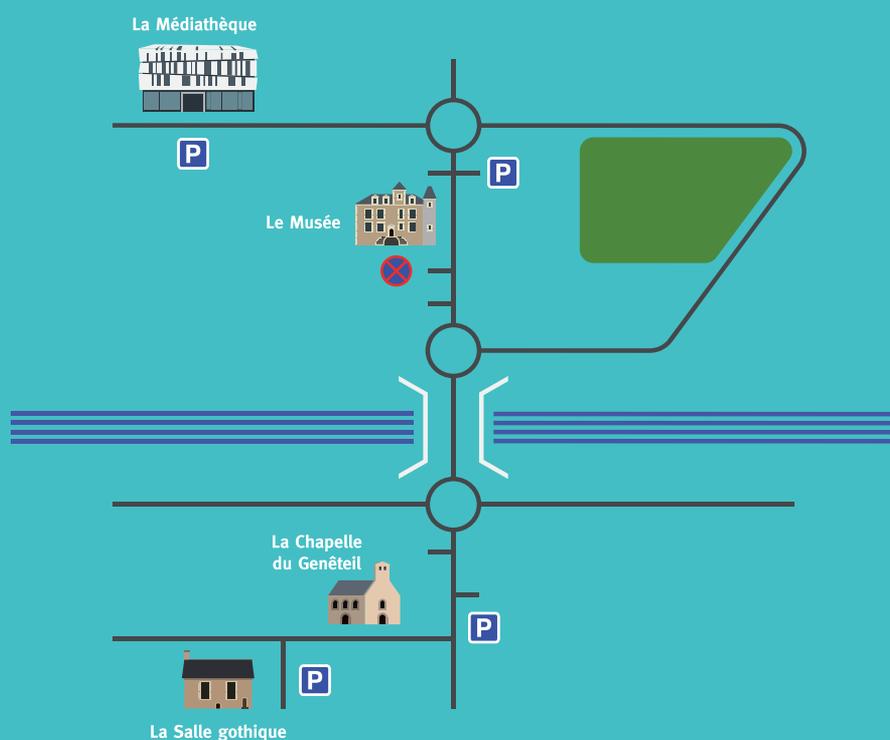
ven. 03 / sam. 04
dim. 05 / lun. 06
mar. 07 / mer. 08
jeu. 09 / ven. 10
sam. 11 / dim. 12
lun. 13 / mar. 14
mer. 15 / jeu. 16
ven. 17 / sam. 18
dim. 19 / lun. 20
mar. 21 / mer. 22
jeu. 23 / ven. 24
sam. 25 / dim. 26
lun. 27 / mar. 28
mer. 29 / jeu. 30
ven. 31 / sam. 01

Robert Filliou et Marcelline Filliou
Maya Bajevic et Jeremy Deller
Sharon Kivland
Pierrick Sorin
Laurent Moriceau
Cécile Benoiton
Jean Bonichon
Alain Biet
Nicolas Floc'h
Marcel Dinahet
Dector & Dupuy
Laurent Tixador
Regis Perray
Boris Achour et Olivier Dollinger
Eric Madeleine

AOÛT

dim. 02 / lun. 03
mar. 04 / mer. 05
jeu. 06 / ven. 07
sam. 08 / dim. 09
lun. 10 / mar. 11
mer. 12 / jeu. 13
ven. 14 / sam. 15
dim. 16
lun. 17 / mar. 18
mer. 19 / jeu. 20
ven. 21 / sam. 22
dim. 23 / lun. 24
mar. 25 / mer. 26
jeu. 27 / ven. 28
sam. 29 / dim. 30

Paul Pouvreau
Hugues Reip et Jacques Julien
Michel Blazy
Florence Paradeis
REP Group et Sven Augustijnen
Fédérica Peyrolo
François Courbe
Patrice Carré
Babeth Rambault
Stephane Bérard
Francesco Finizio
Dan Shippesides & Neal Beggs
Iván Argote
Erwan Venn
Jacques Halbert



VIDE-POCHES

Médiathèque
32 avenue Carnot
Exposition
30 mai → 30 août
entrée libre
mar., mer. et ven. / 15h > 19h
jeu. et sam. / 10h > 18h
T. 02 43 09 50 53

HÔTEL PARTICULIER

Musée d'Art et d'Histoire
2 rue Jean Bourré
Exposition
30 mai → 30 août
entrée libre
mer. → dim. / 15h > 18h
T. 02 43 70 42 74

OUTSIDE-IN

Chapelle du Genêteil
Le Carré, Scène nationale
Centre d'art contemporain
rue du Gal Lemonnier
Exposition
30 mai → 30 août
entrée libre
mer. → dim. / 14h > 19h
T. 02 43 07 88 96

GOTHIC CINEMA

Pôle culturel des Ursulines
Salle gothique
place André Counord
Projections
3 juillet → 30 août
entrée libre
lun. → sam.
9h30 > 12h30 / 14h > 18h
dim. + jours fériés
10h > 12h30 / 14h > 17h30
T. 02 43 70 42 74

remerciements

FRAC Bretagne, FRAC Pays de la Loire, FRAC Basse-Normandie, Musée des Beaux-Arts de la Ville de Nantes, Musée Municipal de la Roche-sur-Yon, Heure Exquise ! - Centre international pour les arts vidéo, Galerie Art:Concept, Paris, Centre Pompidou, Paris - Musée national d'art moderne / Centre de création industrielle.



licences
1-1016989 / 2-1016990 / 3-1016991
crédit photo
© Marc Damage → sauf page 7
© Hulaut & Clarke → page 7
imprimerie faguier / juin 2015